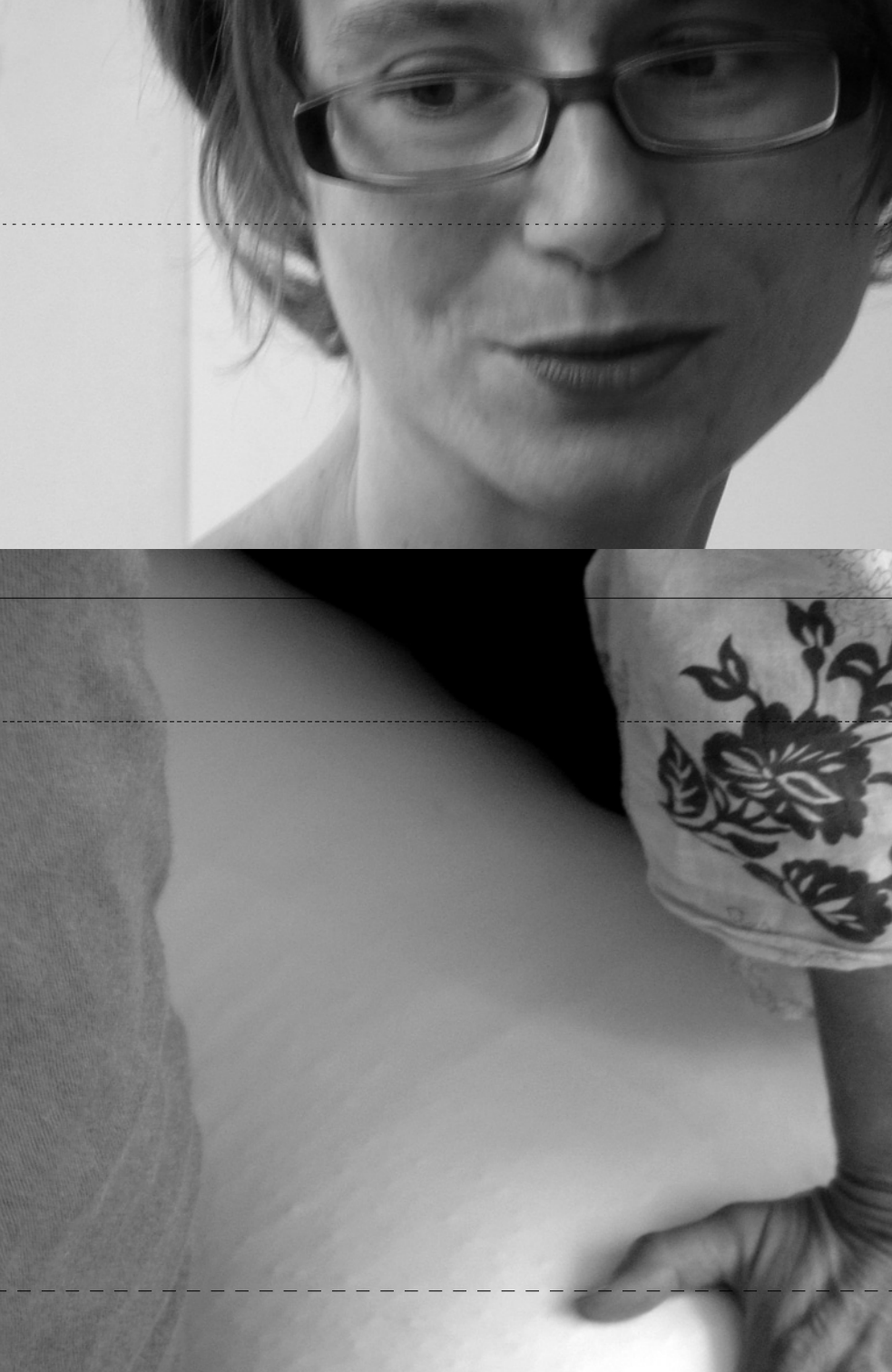
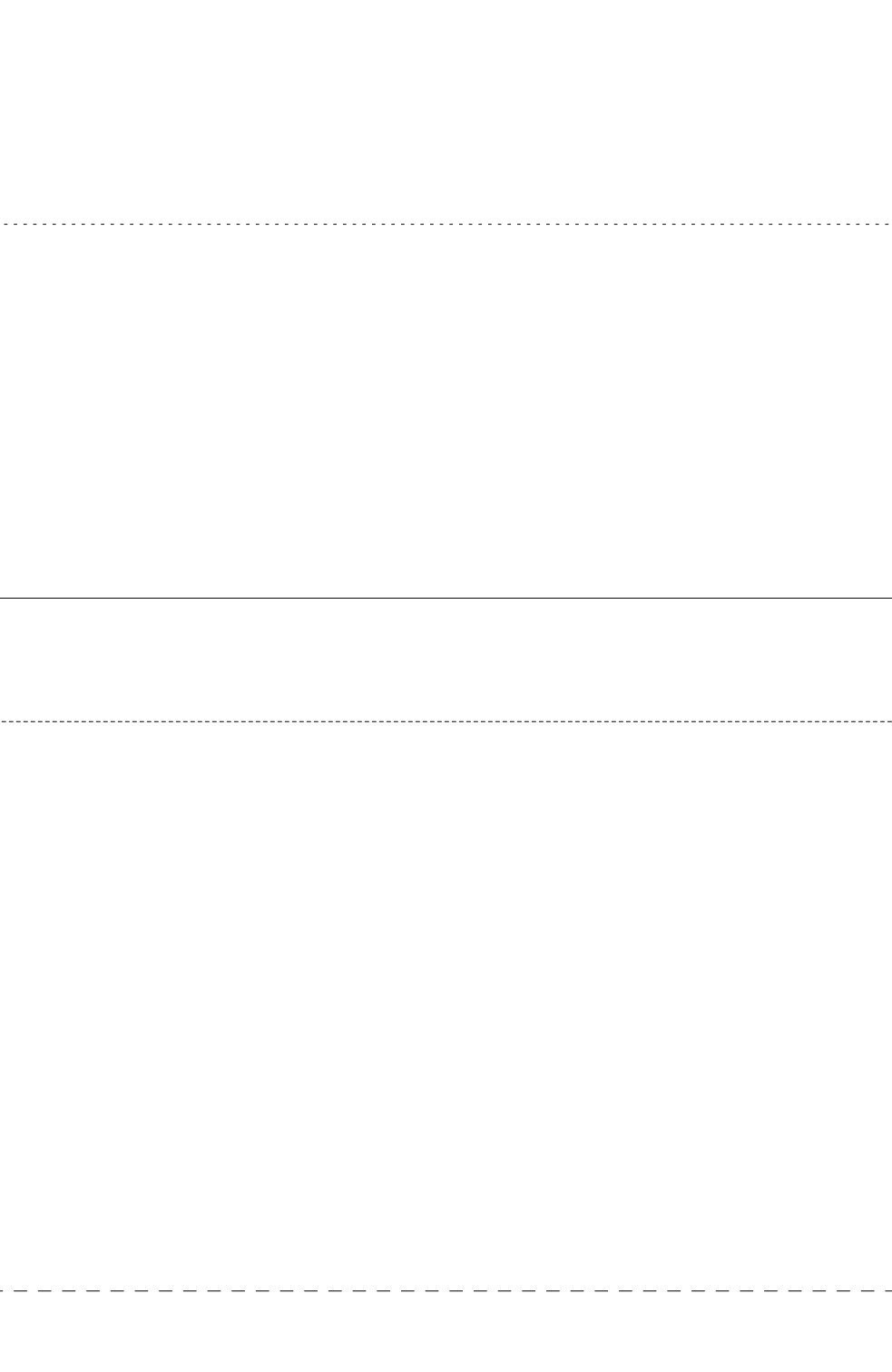


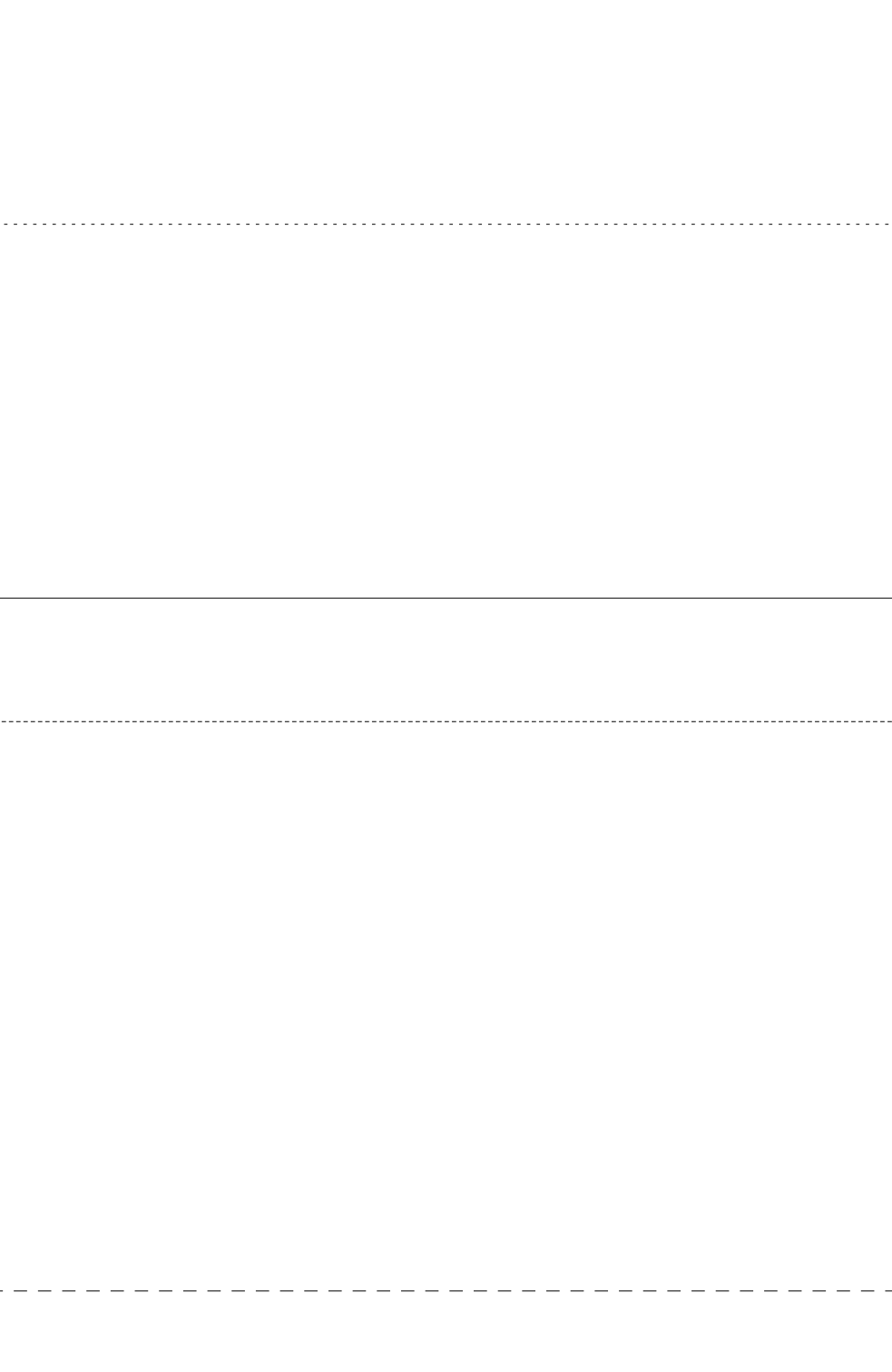






SEPT FILLES EN COLÈRE





SEPT FILLES EN COLÈRE

nouvelles

{ LES Petits **matins** }

Sonia Bricout

Claudine Colozzi

Mounia Daoudi

Hélène Piot

Sophie Prévost

Elizabeth Tchoungui

Lucile Vanweydevelt

Conception graphique et direction artistique
de la collection: Labomatic, Paris
Photographies: Pascal Béjean
Maquette: William Hessel

*Merci à Caroline et Thibault
pour leur appartement (très beau).
Merci à Agathe, Aure, Claire, Coco,
Corinne, Marie et Thérèse sans
oublier Alice et le petit Basile.
© coussins puzzle p. 2: « ah, quel plaisir ! »*

© Les petits matins, 2007
146, bd de Charonne 75020 Paris
<http://perso.wanadoo.fr/lespetitsmatins>
ISBN 978-2-915-87926-1
Diffusion en France: CED
Diffusion en Belgique: Interforum Benelux

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.

6

QUEL
CINÉMA †

Entre nous, c'était une histoire d'affinités électives, comme pour nombre de rencontres. Non pas d'un point de vue érotique ou intellectuel. Nous, nous avions trouvé nos névroses, comme dans bon nombre de rencontres aussi. Par une sorte de magie sans grâce, elles se sont reconnues et ont fait le travail toutes seules.

Cette histoire met donc face-à-face ses montagnes de dollars et sa peur de n'être aimé que pour elles, et ma certitude que seuls des égoïstes pourront me prêter attention, ainsi que ma mission de sauver les malheureux. À gros traits. Et c'est pourquoi cela a marché pendant un temps. N'avoir pas besoin de son argent me permettait de lui prouver que je n'étais pas attachée à lui par intérêt, et le pouvoir de cet amour allait lui rendre goût à la vie. Rien que ça !

Il était horriblement pingre. Quelque chose à vous pincer le cœur de dégoût ou de pitié. Mais je n'étais pas blessée par son manque de générosité. Dès le début, j'avais compris à qui j'avais à faire et je ne

m'attendais pas à ce qu'il me couvre de cadeaux ou rende ma vie de pigiste plus facile.

Que je ne lui reproche pas ce qu'il était et ne cherche pas à profiter de son argent devaient lui convenir. Et puis sans doute aussi que je lui plaisais.

Je n'ai aucune certitude sur ses sentiments. Moi, je voyais en lui un enfant qui souffrait, élevé dans la solitude engendrée par l'argent. Et je suis souvent attirée par des êtres que leur sensibilité fragilise. La plupart du temps, ils sont émotifs et imaginatifs, et ce sont de grands bavards. . . Très enclins à parler, certes, beaucoup d'eux-mêmes !

Lui ne faisait pas exception à ces règles. Il était cinéaste et pouvait dissenter des heures durant de son prochain scénario, analyser les erreurs qu'il avait commises dans ses précédents films, décortiquer chaque conversation qu'il avait eue dans la vie, dresser des portraits détaillés des personnes qu'il côtoyait, etc.

J'aimais bien livrer avec lui des batailles d'arguments sur le comportement de tel ou tel personnage ou tenter de comprendre la nature de ses proches. Et comme il était obsessionnel et victime de tendances paranoïaques, je ne m'ennuyais jamais avec lui. Tout juste une inquiétude rampante m'a-t-elle agrippée lorsque j'ai constaté, la première fois que je suis allée chez lui, qu'il y avait un digicode à la porte de sa chambre – en plus de celui qui protégeait l'entrée de sa maison. Et, à la longue, une légère fatigue nerveuse s'est installée.

Mais je chassais tout ça de mon esprit car, tout foutraque et radin qu'il était, il ne manquait ni d'intelligence ni de recul sur ses maniaqueries diverses, et nous riions beaucoup. Je savais que son méprisable défaut n'était que l'expression d'une représentation déformée de la réalité.

Jusqu'au jour où j'ai compris qu'il manquait aussi de générosité dans le jugement qu'il portait sur les autres. J'allais faire les frais de sa propension naturelle à prendre les gens pour des imbéciles. Bien mal lui en a pris !

La Saint-Valentin approchait. Comme je ne le connaissais que depuis peu, j'avais seulement prévu de lui souhaiter une bonne fête de vive voix, en lui donnant un petit bisou mutin sur le bout du nez, telle une adorable fée du quotidien. Mais le voilà qui me devance...

Le 14 février, de bon matin, il me cueille à la porte de ma salle de bains, une boîte rouge entre les mains et un grand sourire aux lèvres. C'est une boîte... Cartier ? Oui, c'est vraiment une boîte à bijou Cartier !

Aussitôt, nombre de pensées me mettent en ébullition. Grandiose : le pouvoir de mon amour peut vraiment aider les gens à lutter contre leurs démons. Mais dommage : pourquoi des bijoux alors que je n'en porte pas ? Et surtout, pourquoi cette marque ringarde, pour vieilles (qu'on me pardonne : je n'avais

que 27 ans)? « Ces hommes! », ai-je pensé avec un petit sourire, surprise et touchée, désormais dans la peau d'une vraie femme choyée.

Il m'attire sur le lit, s'approche et clame : « Joyeuse Saint-Valentin. » Waouh! Si on met à part le fait que j'étais journaliste et pas prostituée, j'étais en plein remake de *Pretty Woman*! Mais il ajoute : « Tiens, je n'avais pas remarqué que tu avais du duvet sur le menton... C'est très mignon, en fait! Heureusement que tu n'en as pas au-dessus de la bouche, sinon, ça ferait moustache », précise-t-il avec l'air naïf du mal dégrossi. Puis, le sourire indéchirable, il me laisse, le boîtier entre des mains soudain toutes molles, savourer cette déclaration très spéciale.

Soit. Il ne pouvait avoir qu'un seul défaut. Je mets cette phrase sur le compte de la maladresse, et j'ouvre la boîte.

Le bijou n'a rien à voir avec ce qu'on aurait pu en attendre. Sans aucun doute possible, ce collier aux pierres orangeâtres, de mauvaise facture et à la fantaisie chantournée n'est *pas* une création de joaillier. Mais « une pacotille bon marché », me dira-t-on au moment où je tenterai, rageusement mais vainement, de le revendre.

Et la boîte? Empruntée pour me faire une surprise, comme il me l'expliquera à sa manière dénuée de honte, tout content de sa trouvaille. Empruntée! D'un coup, mes yeux se sont dessillés : pas plus que cette

boîte, je ne pourrais garder cet homme. Il allait falloir que je m'en sépare. Mais par peur de me retrouver seule, j'ai remercié et feint le bonheur. Et puis, un jour, les coups portés par ce type d'humiliations ont terminé de ravager mon beau costume d'infirmière, et je suis partie. En quête de relations apaisées. À se demander qui de nous deux est parvenu à « sauver » l'autre...

Avec le temps, je suis même devenue rosse. Après avoir eu le courage de quitter Bijou Cartier, me remémorant la scène désolante de la Saint-Valentin, je m'y fantasmais la tête haute. Devant un public de copines tout acquis, tendant vers le ciel un boîtier imaginaire, je glapissais avec une joie exagérée : « Comme c'est gentil d'avoir acheté un collier pour le chat ! », « Cette boîte est vraiment mignonne ! Mais tiens, regarde le truc qu'il y a dedans, t'as oublié de l'enlever ! », ou « La couleur ne me plaît pas... Si on allait maintenant à la boutique Cartier échanger ce bijou ? »

Et tant qu'à faire, je me donnais aussi le beau rôle dans la conversation qui avait précédé la scène du collier. Prenant un regard froid de tueuse, arquant un sourcil parfaitement épilé, je prononçais de ma voix la plus suave : « Eh bien, au moins, moi, je ne risque pas de devenir chauve ! », « Si tu avais autant de testostérone que moi, tu banderais peut-être un peu moins

mou! » ou encore : « Avant de te connaître intimement, je ne savais pas que tu en avais une si petite ! Mais... c'est très mignon, en fait ! »